

## Lorenzaccio

**Numéro d'inventaire** : 2010.04590 (1-3)

**Auteur(s)** : Alfred de Musset

Gérard Philipe

André Stegmann

**Type de document** : disque

**Éditeur** : Hachette librairie

**Imprimeur** : Mazarine imp.

**Collection** : Vie du théâtre

**Inscriptions** :

- lieu d'impression inscrit : Paris
- marque : l'Encyclopédie sonore ; 320 E 808, 320 E 809, 270 E 810

**Matériau(x) et technique(s)** : vinyle

**Description** : Boîte carrée rigide illustrée contenant trois disques microsillons 33 tours (dont deux de 30 cm et un de 25 cm).

**Mesures** : diamètre : 30 cm

**Notes** : Version scénique et découpage de Gérard Philipe, direction Jean Vilar, introduction intérieur de la boîte André Stegmann. Interprètes : Daniel Ivernel, Gérard Philipe, Daniel Sorano, Yves Gasc, Georges Riquier, [et al.]. Mentions intérieur de la pochette :

"Enregistrement effectué au Palais de Chaillot le 27 novembre 1954 à l'occasion d'une "Nuit Renault", "Les scènes 5 de l'acte III, 2, 4, 7 de l'acte IV, 2, 4, 5 de l'acte V sont supprimés à la représentation, les scènes 5 et 6 de l'acte IV sont interverties".

**Mots-clés** : Littérature française

Art dramatique

**Autres descriptions** : Langue : français

Nombre de pages : non paginé

Commentaire pagination : 2 p.

ill. en coul.

**Voir aussi** : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k88081256>



L'ENCYCLOPÉDIE SONORE

Sous la Direction de Georges HACQUARD

Collection : "VIE DU THÉÂTRE"

Directeur de la Collection : Jean DESCHAMPS

LORENZACCIO

d'Alfred de MUSSET

« — Si je te comprends bien, tu as pris dans un but sublime, une route hideuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

— Je me suis réveillé de mes rêves et rien de plus ».

(Acte II, scène 3).

**L**ORENZACCIO est notre Hamlet, un Hamlet sans Ophélie, sans meurtrère illégitime à venger, sans les trompettes de Fortinbras, un Hamletlet nu et désespéré.

Il n'est d'ailleurs ni l'âme de la pièce, ni le premier personnage. L'âme de la pièce, c'est la politique, dont bien des personnages tirent les ficelles; es; le premier personnage, c'est Florence. Passons sur son duc, Alexandre, le joueur tranquille, pas même méchant. Tous s'agitent et conspirent, d'une manière dérisoire : les marchands murmurent, prêts à courber l'échine au premier honneur ou au premier argent; les artistes, comme Tebaldeo, se réfugient dans leur égoïsme inconscient, refusent de peindre les maîtresses du duc, mais peignent le tyran, ou la ville, cette énorme catin; enfants et étudiants se font tuer, dans une générosité stérile. Quant aux conjurés, lorsqu'ils ne se contentent pas de vertueux discours d'arrière-boutique, ils sont contraints de s'allier à l'étranger, et finalement dépassés par les événements; invisible et partout présente, la Papauté et ses ambitions temporelles, subtilement machiavélique en la personne du cardinal Cibo. Dans une zone encore intacte, la mère et la tante de Lorenzo espèrent vaguement, sans comprendre l'horrible jeu du faux débauché.

Un clan porte les espoirs de la ville, et son vieux chef, Philippe. Mais Lorenzo n'a pas de peine à démontrer l'égoïsme candide du vicillard vertueux; il est facile de ne pas se salir les mains, d'appeler sans cesse à l'action, en ne se décidant soi-même à agir que trois fois touché, facile de refuser de voir le mal du monde, de vouloir croire quand même aux entités généreuses, sans en trouver trace dans les âmes...

En contrepoint de la tentative de Lorenzo, celle de la marquise passe presque inaperçue. Elle croit pouvoir agir sur le duc et, par lui, racheter la patrie. Elle se déshonore par vertu, mais elle aura gâché sans résultat son propre bonheur et servi inconsciemment les détestables desseins du cardinal.

Enfin, lié à tous, méprisé de tous, incompris dans ses efforts de tirer de leur confort moral, Lorenzaccio, Lorenzo de Médicis, dont la jeunesse a été pure comme l'or, heureuse et tranquille, généreux encore, mais lucide, qui pousse l'expérience du vice et de la tyrannie d'Alexandre à ses limites extrêmes, pour faire éclater enfin la colère du peuple, pour tirer enfin de Florence un sursaut de défense ou de dégoût. Vainement. Il tue le tyran à l'heure la plus opportune, criant lui-même la nouvelle dans la rue. Vainement. On l'assassine quelques heures après le crime, et le nouveau duc est proclamé dans la liesse générale. Sans doute savait-il qu'il cherchait vainement sur la face de l'humanité quelque chose d'honnête.

Au moins pouvait-il espérer se sauver lui-même. Mais le vice qu'il a revêtu comme un manteau colle à sa peau et la brève joie qu'il éprouve à la mort d'Alexandre ne le tire pas de l'ennui de vivre : son acte était dépourvu de sens et de pouvoir, même pour lui.

Par-delà sa situation personnelle, se joue le drame de toute destinée : stérilité des bonnes consciences, puérilité de la vertu passive, vanité du plaisir, vanité de l'action, solitude des consciences, ces vues tragiques sur la nature humaine portent plus loin que quelques considérations sur l'égoïsme et la lâcheté des foules.

Telle est la qualité particulière de cette morale, l'efficacité de cette ironie corrosive pour révéler l'être authentique à lui-même, la grandeur de cette déchéance, la beauté de cette tentative; il est des échecs plus sublimes que des réussites.

L'agencement des intrigues — Musset l'a refait au moins trois fois — selon de subtiles règles de ruptures et d'antithèses, d'accélération et de stagnation, donnent à la pièce ce rythme dramatique singulier, qui n'est pas le moindre de ses attraits.

André STEGMANN

